

102. Renseignement contenu dans les comptes de la châtellenie qui ne débutent, malheureusement, qu'en 1452, A.N., 1AP 1976.

103. CHEVALIER (B.), *Les bonnes villes de France du XIV^e siècle au XVI^e siècle*, Paris, 1982, pp. 113-124.

LEWIS (P.) *La France à la fin du Moyen-Age*, Paris, 1977, pp. 363-371.

104. L'expression est de B. CHEVALIER, *ibid*, p. 103. Sur la monarchie « tempérée », il convient de faire référence aux travaux de B. GUÉNÉE, *L'occident aux XIV^e et XV^e siècles. Les États*, « Nouvelle clio », Paris, 1971 ; *Politique et histoire au Moyen-Age, recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale*, Paris, 1981 et à ceux de P. LEWIS, *op. cit.*

105. Ainsi, à la fin du règne de Louis XI, la tentative d'Yvon de Lorne, procureur de l'Amiral de France, de Guillaume Barde, sergent du roi et d'Yvon Barnaige pour s'emparer du « naufrage » d'un navire espagnol échoué sur la côte normande, suscite une très vive réaction de la part de Louis de La Trémoille qui s'attache au Parlement et auprès du roi, « son cousin », à défendre avec succès son droit d'épaves. Sur les tenants et aboutissants de cette affaire symptomatique d'une lutte d'influence entre l'État, par l'intermédiaire de l'Amirauté et une seigneurie constitutive de la vicomté de Thouars pour le contrôle du littoral, cf. en particulier les lettres de Louis XI au premier huissier du Parlement (28 juillet 1481), A.N., 1 A P 1973.

Les ancêtres des navigateurs

par José Mattoso

C'est avec une certaine hésitation que j'ai accepté de présenter cette communication. Mes études habituelles concernent des questions généralement assez éloignées du sujet de ce congrès. Je ne connais pas suffisamment l'histoire des voyages maritimes portugais et de l'expansion outremer pendant le XV^e siècle. Votre invitation cependant me donnait l'occasion d'élargir le champ de mes recherches récentes sur l'identité portugaise pendant les trois premiers siècles de son histoire, dans un secteur dont il me fallait reconnaître l'importance, étant donné le rôle joué par les Portugais dans l'histoire maritime des siècles suivants, et dont les précédents sont mal connus. En effet, le problème de savoir quels étaient les précédents des découvertes qui, aux XV^e et XVI^e siècles, portèrent le Portugal au premier plan de l'histoire mondiale, est sans doute un problème fondamental du Moyen Âge portugais.

Je disposais pour cela d'un corpus considérable de documents d'archives réunis par J.M. da Silva Marques et des recherches de plusieurs auteurs qui se consacrent à l'histoire des découvertes portugaises, parmi lesquels je dois mentionner, d'un point de vue descriptif Damião Peres, pour l'histoire économique Vitorino Magalhães Godinho et pour l'histoire des techniques de navigation Luis de Albuquerque. Étant donné qu'aucun de ces auteurs n'était médiéviste, il m'a semblé intéressant de comparer les données réunies par eux avec mes propres connaissances dans des matières proches de ce sujet, et surtout d'essayer d'insérer ces données dans une interprétation d'ensemble de l'histoire médiévale portugaise. D'autre part, je pouvais aussi compter sur les recherches de mon jeune collègue Luis Krus sur la mentalité des Portugais à propos de la mer, présentées récemment à l'occasion de la XVII^e Exposition Européenne d'Art, Science et Culture, qui eut lieu à Lisbonne en 1983.

Réduit à ses dimensions les plus élémentaires, le problème qui m'intéresse le plus est le suivant : dans leur ensemble, les Portugais participent-ils à la peur que la plupart des gens du Moyen Âge ont de la mer ? Quelle était la part des activités maritimes des Portugais sur l'ensemble de la vie économique et culturelle du pays ? Si l'influence de la mer est restreinte avant le XIV^e siècle, comment est-elle devenue si puissante dès le début du siècle suivant ? Il va sans dire que ces questions exigent des réponses assez détaillées et complexes.

Commençons par le problème de la peur. Elle est l'attitude la plus généralisée, on le sait bien, dans les représentations mentales sur la mer, dans l'ensemble de la société européenne, au moins jusqu'à la fin du XIII^e siècle. L'expression visible de cette peur se trouve dans les cartes du monde circulaires que les enlumineurs dessinent dans les œuvres de Bède, de Salluste, de Lucano et de Macrobie, mais surtout dans celles d'Isidore de Séville et de Beatus de Liébana. Rejetée vers la périphérie du monde habité et l'entourant de toutes parts, la mer est le lieu du chaos, de la transition entre le monde cosmique, ordonné et hiérarchisé des chrétiens, et l'univers inhumain et inhabitable, où règne la nature peuplée par des puissances indomptables et menaçantes.

Même les eaux intérieures qui séparent l'Europe des autres continents, c'est-à-dire le fleuve Tanis, de l'Asie, et la Mer Intérieure, la Méditerranée, de l'Afrique, remplissent la fonction d'isoler le monde où le Verbe de Dieu règne par l'intermédiaire de l'Église et impose ainsi un ordre divin à la nature soumise. L'eau sépare, donc, de la façon la plus nette, la terre où la nature se soumet à l'ordonnance providentielle de Dieu, qui révèle déjà la perfection eschatologique de son Royaume, c'est-à-dire l'Europe, de la terre où elle est encore sauvage, indomptée, et donc dangereuse pour l'homme. Traverser la mer signifie entrer dans l'espace où la nature devient vraiment inhumaine. La mer est la frontière qu'on ne peut pas franchir sans mettre en question l'ordonnance cosmique voulue par Dieu après la Rédemption.

L'énorme diffusion de ces cartes montre qu'elles représentaient l'image habituelle du monde et de la mer au moins dans les milieux intellectuels et cléricaux qui connaissaient l'écriture. Ils prolongeaient et adaptaient ainsi à leurs propres croyances, d'une part, les connaissances transmises dès l'époque romaine, où l'Empire était vu comme le centre du monde et, d'autre part les conceptions de l'espace venues des traditions germaniques, qui opposaient le *Midgard* ou monde des humains au *Utgard* ou monde chaotique des monstres et des géants qui l'entourait¹.

Il est curieux de vérifier que les cartes de ce genre sont presque toujours dessinées dans des manuscrits de deux auteurs de la péninsule ibérique, Isidore de Séville et Beatus de Liébana, ou bien d'un auteur anglais, Bède le Vénérable. Ils ont en commun le fait d'être originaires des régions les plus en contact avec la mer et situées à la périphérie de l'ancien empire romain. Les scribes et enlumineurs qui expriment par ces cartes leurs conceptions du monde, en synthétisant des traditions romaines, germaniques et chrétiennes, assimilent la mer au *Utgard* justement parce qu'ils ont plus de contacts avec l'Océan. Ils élargissent ainsi à l'échelle de l'Europe ou de la chrétienté les notions germaniques concernant l'espace habité. Le fait que l'ordre créé par les Carolingiens fut ébranlé par les Vikings, les pirates sarrazins et les hordes magyares, qui venaient de l'Asie ou de l'Océan, contribua à donner une spéciale actualité à ces cartes pendant le X^e et le XI^e siècles. Même les schématisations les plus élémentaires expriment la peur de l'extérieur et de l'inconnu, c'est-à-dire des civilisations non chrétiennes².

Quelle fut, donc, l'influence de ces conceptions au Portugal ? Constatons tout d'abord qu'on connaît seulement deux cartes de ce type, l'une très schématique dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville³, l'autre, fragmentaire, mais plus détaillée, dans la célèbre *Apocalypse de Lorrvão*, une copie de l'œuvre de Beatus de Liébana⁴. Elles ne permettent aucun doute sur la peur que la mer et les

régions lointaines suscitaient à leurs dessinateurs. Encore faut-il savoir si la première est vraiment d'origine portugaise. Laissons aux spécialistes qui étudient actuellement les enluminures de l'abbaye d'Alcobaça, à laquelle le manuscrit appartenait, le soin d'en décider. Mais l'*Apocalypse de Lorrvão* est certainement portugais : il est signé et daté de 1189. Les légendes de sa carte sont bien expressives, car elles accentuent le caractère monstrueux des êtres qui habitent en Éthiopie et dans l'Afrique centrale, ainsi que la chaleur de la région au sud des déserts : « *regio solis ardore incognita nobis et inhabitabilis* ».

Il faut cependant noter que la mappemonde de Lorrvão contient aussi des détails qui atténuent l'impression négative fournie par ces légendes. En effet, la mer extérieure est peuplée de poissons, non de monstres. On y trouve aussi des îles qui sont devenues plus tard le symbole d'endroits paradisiaques : celle de Taprobana, tout près de l'endroit où le dessinateur situe le paradis terrestre, et encore l'*Esperidum insula* et la *Fortunias insula*.

On a déjà noté que plusieurs de ces éléments permettent de rapprocher cette copie du Beatus du manuscrit d'Osma, de la fin du XI^e siècle, dont certains détails semblent procéder directement ou indirectement de l'introduction géographique aux *Historiarum adversus paganos libri VII*, de Paul Orose⁵. Ils rattachent donc la carte du Beatus de Lorrvão aux milieux culturels hispano-romains, dont les Mozarabes furent les meilleurs représentants après les invasions musulmanes. Ainsi, bien que le texte même du Beatus de Liébana soit un produit typique de la tradition culturelle asturienne, beaucoup plus symbolique et eschatologique que celle du sud de l'Espagne, l'exemplaire de Lorrvão ne laisse pas de préserver certains vestiges, bien stéréotypés, il est vrai, des connaissances géographiques objectives d'origine romaine.

Cette constatation permet, dès lors, de distinguer des milieux culturels plus ou moins sensibles aux terreurs de la mer. En principe, les clercs et les moines procédant du Nord et en contact avec la culture carolingienne et clunisienne seraient portés vers une interprétation « fermée » de la chrétienté et vers une conception du monde où les symboles signifiant la tension entre le ciel et la terre l'emporteraient sur les signes de sens contraire, exprimant les aspects objectifs de la réalité⁶. En effet, des recherches récentes sur la culture dominante à Coimbra et dans les villes portugaises du sud montrent que les connaissances des mozarabes étaient encore vivantes au lendemain de la conquête chrétienne et exercèrent une influence profonde parmi les clercs de ces mêmes villes pendant le XII^e siècle⁷. Or Lorrvão est justement située près de Coimbra et avait été un centre important de la culture mozarabe.

On peut constater le fait que nous venons de mentionner en examinant, par exemple, les listes de livres des chanoines réguliers de Sainte-Croix de Coimbra et de Saint-Vincent de Lisbonne au début du XIII^e siècle, les thèmes préférés des chapiteaux d'influence musulmane de la cathédrale de Coimbra, le culte des saints méridionaux préservé par les prêtres mozarabes et très répandu en milieux populaires du centre et du sud, et même un écrit apologétique des mozarabes, comme celui qui raconte le transfert des reliques de saint Vincent de Sagres vers Lisbonne peu après 1173. Pour notre propos, ce qui nous intéresse surtout, ce sont les livres et le culte de saint Vincent.

En effet, dans une liste de livres prêtés par les chanoines de Coimbra à ceux de Lisbonne et à des personnes privées au début du XIII^e siècle, on trouve, parmi dix-huit ouvrages, seize traités scientifiques, à savoir de médecine, d'astronomie, de sciences naturelles, de géométrie et de comput. Les deux autres livres concernent la rhétorique et la grammaire⁸. Il est curieux de constater que vers la fin du XIII^e siècle, la bibliothèque de Saint-Vincent possédait soixante œuvres, dont

la plupart étaient, au contraire, de contenu religieux, liturgique et juridique. L'intérêt pour des questions géographiques est représenté seulement par l'histoire de Barlaam, qui racontait ses aventures hagiographiques en Orient⁹. On dirait donc que les chanoines de Lisbonne entre le début et la fin du XIII^e siècle, cessent de s'intéresser aux matières typiques de la culture mozarabe encore vivante vers 1220.

Voici quelques confirmations assez sûres de cette interprétation. Ainsi, l'attention vis-à-vis des questions scientifiques semble assez répandue à Coimbra jusqu'au milieu du XIII^e siècle. L'évêque mozarabe Paternus, mort en 1090, laissa en testament à la cathédrale plusieurs livres en arabe et deux « astrolabes »¹⁰. On ne sait pas s'il s'agissait vraiment de deux instruments de ce nom, employés pour mesurer la hauteur des astres, ou bien deux exemplaires des nombreux traités arabes sur son emploi : on en connaît au moins six, rédigés entre le VIII^e siècle et le XI^e siècle, dont plusieurs furent traduits en latin¹¹. En 1257, un certain maître Gil, prêtre de Leiria, probablement le même qui avait emprunté à Sainte-Croix de Coimbra la plupart des livres scientifiques mentionnés auparavant, laissa dans son testament de nombreuses œuvres de médecine et d'autres sciences. On y compte vingt-neuf titres différents de médecine et encore une *Sphera mundi*, qui est sans doute l'ouvrage célèbre de l'Anglais Jean de Sacrobosco ou Jean de Holywood, qui était mort l'année précédente¹². Ce qui montre que ceux qui cultivaient les sciences sous influence mozarabe cherchaient aussi des œuvres récentes venues du nord de l'Europe, et vite arrivées au centre du Portugal. Presque trente ans plus tard, un chanoine de Coimbra laissait à la cathédrale trois livres de médecine, un lapidaire et un exemplaire de l'*Algarismus* du même auteur Jean de Sacrobosco¹³.

Ces témoins attestent seulement quelques débris d'un savoir sans doute relativement étendu et pratiqué jusqu'au milieu du XIII^e siècle, aussi bien par des laïcs que par des clercs, mais ensuite progressivement abandonné par ceux-ci en faveur de ceux-là et des juifs. D'autre part, il s'agit probablement d'un savoir beaucoup moins vivant au nord du Portugal qu'au centre et au sud. En effet, dans les listes de livres établies par plusieurs chercheurs, surtout par Isaias da Rosa Pereira¹⁴, on ne trouve jamais des œuvres semblables au nord. Les seuls qu'on pourrait citer en contraire, — mais le cas est douteux car la liste est très tardive et il s'agit déjà probablement de livres imprimés, — ce sont deux livres de la cathédrale de Braga : l'*Alcabitus* traduit par Jean de Séville et le *De iudicis stellarum* de 'Ali ibn Abul Ridjal, connu sous le nom d'Aben Ragel¹⁵.

Parmi les moines des ordres d'origine non péninsulaire et introduits au Portugal au XIII^e siècle, comme les cisterciens, on note aussi la tendance non scientifique même lorsqu'ils vivent au centre et au sud du Portugal¹⁶. On le constate en examinant la bibliothèque d'Alcobaça, la plus nombreuse du moyen âge portugais. Parmi plus de trois cents manuscrits encore conservés, on peut citer dans le même esprit seulement les suivants : le traité encyclopédique de Barthélemy de Glanville, le *De naturis rerum* d'Isidore, le *De geometria* de Thomas Bradwardine, le *De Sphera* de Jean de Sacrobosco et un *De natura materiae* anonyme. Les trois derniers titres sont déjà réunis dans un seul manuscrit au XV^e siècle. En matière de médecine, on ne trouve que de petits fragments ; et en matière d'arithmétique, le *De numeris* de Raban Maur. Rien, donc, de la science arabe. Or cette absence de curiosité vis-à-vis des questions en honneur chez les Mozarabes n'est pas spécifique d'Alcobaça. Dans deux autres abbayes du même ordre dont on possède les listes de livres au début du XV^e siècle, les œuvres scientifiques sont totalement absentes¹⁸.

Il faut donc admettre que les auteurs portugais qui cultivèrent avec passion

l'étude de la nature et de la médecine, comme Pierre d'Espagne, devenu pape plus tard sous le nom de Jean XXI, et le dominicain saint Egidius de Santarem¹⁹ prolongèrent la tradition méridionale de la péninsule dans les milieux cléricaux du milieu du XIII^e siècle, mais elle était étrangère aux clercs du nord et aux moines, et fut abandonnée même par ceux du centre et du sud après cette époque.

Concluons donc, d'après ces données indirectes, que les Arabes et Mozarabes préservèrent une connaissance « objective » du monde qui se prolongea pendant le XII^e et XIII^e siècles dans les villes portugaises au sud de Coimbra, même parmi les clercs et les chanoines réguliers. Abandonnée ensuite par ceux-ci, elle fut préservée sans doute par des laïcs et par des juifs. On trouve ainsi des antécédents importants des connaissances astronomiques de certains juifs portugais aux XIV^e et XV^e siècles, alors déjà en rapport avec les problèmes pratiques de la navigation, fait déjà bien établi par des érudits récents, surtout par Luis de Albuquerque²⁰. De toute façon, les représentations mentales sous-jacentes aux cartes circulaires du monde, qui mettent en évidence la peur de la mer et considèrent l'océan sous un angle fortement négatif ne semblent pas avoir eu beaucoup de succès au Portugal, sauf dans des cercles assez restreints, plus ou moins liés aux moines et clercs du nord. Ceux-ci, déjà portés vers des conceptions symboliques du monde si chères aux moines asturiens, virent leurs vues renforcées avec les idées apportées par les clercs et les moines d'au-delà des Pyrénées après la fin du XI^e siècle.

LE PROFIT

Les contacts avec la mer étaient, d'ailleurs, constants pour une partie importante de la population, celle qui vivait sur les côtes et qui tirait d'elle des éléments fondamentaux pour sa propre subsistance, — le sel et le poisson —, ou bien tirait profit de ses connaissances de la navigation pour l'exercice du commerce. Les violences pratiquées par les Normands, qui ont ravagé les côtes portugaises au X^e siècle, et par les pirates sarrasins aux XI^e et XII^e siècles, furent sans doute un obstacle sérieux au développement de ces activités, mais les avantages des salines, de la pêche et du commerce étaient suffisamment importants pour que ces activités n'aient jamais cessé totalement. Magalhães Godinho, étudiant ces activités, trouva des témoignages très anciens de la production saline, surtout à l'embouchure des fleuves situés au nord du Duero. Pour la pêche, cependant, elles ne sont régulièrement attestées qu'au milieu du XIII^e siècle. Elles se situent alors aussi bien au nord qu'au centre et au sud de la côte portugaise²¹. Par ailleurs, on a pu constater pendant cette même époque un mouvement de repeuplement des côtes²². On peut mettre ces deux faits en rapport avec la diminution de la piraterie musulmane sur l'Atlantique, après la destruction des repaires de l'Algarve, au moment de la conquête de cette partie du territoire, terminée en 1249.

En effet, on connaît par l'*Historia compostellana* des mentions d'attaques fréquentes de bateaux sarrasins sur la côte galicienne pendant la première moitié du XII^e siècle²³. L'archevêque Diego Gelmirez fit venir d'Italie des Génois pour construire des bateaux et avec eux il put ainsi combattre les pirates.

On connaît aussi de nombreuses mentions d'attaques almohades par la mer à Lisbonne et en d'autres endroits de l'Extremadura pendant la deuxième moitié

l'homme ne peut pas vivre en permanence, suscitent cependant des réactions un peu différentes d'une part parmi les gens du nord, d'autre part parmi ceux du sud. On a déjà vu que ceux-ci développent des techniques pour dominer la mer, tandis que ceux du nord semblent se préoccuper plutôt d'exorciser les puissances inconnues qui peuvent aussi bien tuer l'homme que le guérir ou le nourrir. Mentionnons encore comme expression de cette différence culturelle le culte de deux saints, l'un d'origine galicienne, l'autre typique de Lisbonne. Ils suscitérent tous les deux la dévotion des marins portugais et galiciens. L'un est saint Pierre Gonçalves, appelé aussi saint Telme. Il était invoqué surtout contre les dangers maritimes. Le feu que les marins voyaient en haut des mâts pendant les nuits de tempête était considéré par eux comme le signe de sa protection. Il intervenait donc pour écarter les périls de la mer³⁷.

Saint Vincent, vénéré à Lisbonne, est le patron invoqué pour trouver le bon chemin maritime, même sans recours à un pilote. En effet, la légende qui fixa la croyance dans sa puissance sur la mer raconte que ses reliques étaient arrivées à Lisbonne dans une nef sans aucun marin et gardées seulement par des corbeaux³⁸. La nef et les corbeaux sont devenus les éléments du blason de la ville de Lisbonne au moins depuis le début du XIII^e siècle. Ils figurent aussi sur les sceaux des chanoines réguliers de Saint-Vincent et de l'évêque de Lisbonne³⁹.

La mer, pour les gens du nord, semble donc être vue comme le lieu de grands dangers, tandis que pour les gens du sud elle est le lieu des longs voyages, pendant lesquels il n'est pas toujours facile de trouver le bon chemin. De toute façon, et en retournant pour un instant au thème de la peur, il semble qu'au Portugal la religion n'intervient pas tant pour écarter les hommes de la mer que pour leur apporter l'aide surnaturelle dont ils ont besoin contre les dangers et les difficultés de la vie maritime.

On peut cependant se demander jusqu'à quel point ces indices peuvent se généraliser à l'ensemble du territoire portugais. Les marchands, les marins et les pêcheurs constituent sans doute une proportion importante de la population du pays, surtout après le milieu du XIII^e siècle, moment à partir duquel elle ne cesse d'augmenter. On ne peut pas oublier non plus, comme le montrent la géographie humaine et l'ethnologie que les marins et les pêcheurs mènent une vie très différente des paysans, même lorsqu'ils habitent tout près les uns des autres. Ils forment presque toujours des communautés séparées. On ne peut donc pas dire que les Portugais soient, dans leur ensemble, un peuple maritime, et cela même pas à l'époque où les navigations furent plus intenses⁴⁰. Il y a cependant un fait dont l'importance s'accroît constamment depuis le milieu du XII^e siècle. Je pense à la relation étroite de la vie maritime portugaise avec l'économie urbaine, aussi bien comme moyen fondamental de ravitaillement des villes que comme moyen privilégié du commerce en gros. Ainsi, s'il est vrai que le Portugal médiéval est surtout un pays agricole, et le sera encore pendant des siècles, il faut reconnaître aussi que son unité économique et politique est assurée par les villes d'où part le pouvoir politique et économique. Or celles-ci durent en bonne partie leur prospérité aux activités maritimes⁴¹. Le meilleur exemple de ce que je viens de dire se trouve sans doute à Lisbonne. La capitale du Portugal doit sa richesse et son influence à la mer. Le bateau avec les corbeaux qui en est devenu le symbole n'évoque pas seulement son saint protecteur ; il exprime avec justesse le fondement et l'origine de sa puissance.

LES CONNAISSANCES

Les Portugais ne pouvaient cependant pas développer l'économie maritime, c'est-à-dire la pêche, l'exportation du sel et le commerce international, sans résoudre les problèmes techniques qui ont permis les voyages lointains sur l'océan. On connaît maintenant assez bien ces problèmes grâce à des études remarquables, parmi lesquelles il faut citer celles de Luis d'Albuquerque⁴². Il me suffira de les résumer brièvement et de les mettre en rapport avec les travaux d'Octavio Lixa Filgueiras sur la technologie maritime.

Malgré certaines lacunes dans nos renseignements, on peut dire dans l'ensemble que les marins portugais ne semblent pas apporter une contribution décisive en matière de techniques de navigation avant la première moitié du XV^e siècle. Tout porte à croire qu'ils employaient celles qui leur avaient été transmises par les Arabes et les Génois ou les Catalans, les maîtres de la navigation en Méditerranée. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas assimilé rapidement ces connaissances. Rapportons, à ce propos, ce qu'on sait sur la fonction de l'amiral de la flotte royale. Le premier, vers la fin du XIII^e siècle, était un Portugais, Nuno Fernandes Cogominho⁴³. En 1317, lui succéda un Génois, Manuel Pessanha. Le roi Denis semble vouloir l'attirer en lui accordant de grands avantages ; il lui confie le choix de vingt hommes « qui connaissent les choses de la mer », comme dit l'accord qu'il établit avec lui⁴⁴. On dirait qu'il fallait demander à un Génois de faire ce recrutement et qu'on ne trouvait pas au Portugal des gens suffisamment préparés pour cela.

De toute façon, si la « connaissance des choses de la mer » n'était peut-être pas très courante chez les marins portugais du début du XIV^e siècle, elle se répandit, semble-t-il, assez rapidement. On connaît des tables portugaises de calculs astronomiques employées sans doute pour la navigation, au début de la même période⁴⁵. Un peu plus tard, on trouve d'autres indices de la rapide assimilation de connaissances géographiques et techniques⁴⁶. Ce furent celles-ci qui permirent très probablement aux marins de l'époque d'Alphonse IV d'arriver aux Canaries, à peu près en même temps ou tout de suite après les Génois, et de toute façon avant l'établissement des Castellans conduits par le Normand Jean de Bettencourt au début du XV^e siècle⁴⁷.

Le fait que les Portugais ne continuent pas ces exploits précoces s'explique peut-être par une certaine perturbation du commerce maritime à la suite de la peste noire. La diminution du nombre d'hommes, et sans doute aussi des marins, a probablement fait employer ceux qui restaient à des voyages plus nécessaires pour maintenir les relations avec les ports de la Mer du Nord et de la Méditerranée. La grave crise sociale et politique que le Portugal a traversée un peu plus tard, pendant tout le règne de Ferdinand 1^{er}, et qui déboucha dans la révolution de 1383, contribua aussi à réserver l'emploi des forces disponibles dans la résolution des problèmes internes et à la guerre avec la Castille, plutôt qu'à prendre des initiatives nouvelles.

Même avec des connaissances de navigation rudimentaires et insuffisantes pour traverser l'Océan, il semble y avoir eu d'autres tentatives encore plus précoces que celle des Canaries. Je pense à la narration rapportée par le géographe arabe Muhammad al-Idrisi vers le milieu du XII^e siècle et par Abu Hamid de Grenade peu de temps après⁴⁸. Connue sans doute par les Portugais, après la conquête, même si elle n'était pas authentique, elle témoignait d'une possibilité réelle de la navigation vers le sud et était comme une invitation à d'autres essais semblables. Ces auteurs racontent, en effet, que huit « aventu-

destructions des villes de l'Espagne par les Ismaélites. Il n'exprime pas directement sa nostalgie envers l'époque passée, mais il évoque le culte solennel et les bâtiments somptueux de la basilique de Sainte-Tècle et mentionne des noms latins comme Euquerius, Quirillus et Flavius. Je me demande si le nom de Trezenzonius ne résulte pas de la corruption de Crescentius.

Ainsi ce texte, peut-être assez ancien, fut probablement remanié au XIII^e siècle et attira l'attention des moines cisterciens à cette époque et au XIV^e siècle, au moment où la curiosité envers les voyages maritimes devenait de plus en plus répandue et où l'on croyait qu'on pouvait atteindre le paradis terrestre en traversant la mer ou en arrivant à l'Extrême-Orient.

Au contraire de textes de ce genre, qui semblent liés à des traditions locales et assez anciennes, ceux qui racontent les voyages en Orient laissent très peu de traces au Portugal avant le XV^e siècle⁶¹. Je ne connais aucune copie ancienne. Les mentions de Marco Polo dans les bibliothèques portugaises, par exemple, datent déjà du XV^e siècle. Ainsi, si pour les Français ou Italiens le lieu du merveilleux était l'Orient lointain, où l'on arrivait après avoir traversé beaucoup de royaumes et d'empires, pour les Portugais il se trouvait pour ainsi dire plus proche, dans les îles, au-delà de la mer, tout au plus au-delà de la mer bouillante des tropiques, la « Mer Rouge ».

Ces données montrent l'influence de l'imaginaire pour mettre en mouvement les navigations des Portugais au XV^e siècle. Elle fut d'autant plus grande que les conditions de vie de la population étaient plus pénibles et le désir d'évasion plus fort. On a vu qu'à une époque de contact constant avec la mer pendant laquelle on trouve même des essais pour la franchir vers le sud, en allant jusqu'aux Canaries, succède une période où l'on ne connaît pas de faits semblables, mais où se multiplient les signes d'une forte inquiétude. Après 1385, lorsque les conditions politiques et sociales sont devenues plus stables, le mouvement se met en marche définitivement. La conquête de Ceuta en 1415, on le sait bien, marque la première étape de l'expansion portugaise. Après cette date, les voyages d'exploitation maritime deviennent vite très nombreux. Leur histoire est déjà bien connue et n'appartient plus tout à fait au Moyen Âge.

Navigatione Se Brandarii (facto anglo. ^{em Alentejo} ~~romano~~) e uide vite Brandarii
 qm e s. cruz e em
 de Indis et eius mirabilibus, Alentejo —
 Trezenzonius e 2 exemplares

NOTES

1. Aaron J. Gourevitch, *Les catégories de la culture médiévale*, Paris, Gallimard, 1983 (trad. du russe de 1972), pp. 52-58.
2. L. Krus, dans Conselho da Europa, *XVII Exposição Europeia de Arte, Ciência e Cultura. Os Descobrimientos portugueses e a Europa do Renascimento. Os antecedentes medievais dos Descobrimientos* (Madre de Deus), Lisbonne, 1983, pp. 245-249.
3. Bibl. Nat. de Lisbonne, ms. Alc. 446, fol. 138, copie du XIII^e s. La carte est reproduite dans le catalogue de l'Exposition mentionné à la note précédente, p. 247.
4. Cette copie des commentaires de Beatus de Liébana à l'Apocalypse est datée de 1189 et procède de l'abbaye bénédictine de Lervão, près de Coimbra : Arch. Nat. de la Torre do Tombo (Lisbonne), *Casa forte*, ms. 160, fol. 34. La moitié nord de la carte est perdue. Voir une reproduction dans Anne de Egry, *O Apocalipse de Lervão*, Lisbonne, Fond. C. Gulbenkian, 1972, p. 130.
5. Anne de Egry, o.c., pp. 135-137. Sur les origines des cartes dessinées dans les manuscrits du Beatus, voir Gonzalo Menéndez Pidal, « Mozárabes y Asturianos » dans *Boletín de la Real Academia de la Historia*, t. CXXXIV (1954).
6. Cf. José Mattoso, « Monges e clérigos portadores da cultura francesa em Portugal (séculos XI e XII) » dans *Les rapports culturels et littéraires entre le Portugal et la France*. Actes du colloque, Paris, 11-16 octobre 1982, Paris, Fondation C. Gulbenkian, 1983, pp. 41-58, reproduit dans José Mattoso, *Portugal medieval. Novas interpretações*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1985, pp. 365-387.
7. José Mattoso, « Os Moçárabes », dans *Revista Lusitana*, Nouv. série, n° 6 (1986), pp. 5-24.
8. Listes publiées dans António Cruz, *Santa Cruz de Coimbra na cultura portuguesa da Idade Média*, vol. I. *Observações sobre o scriptorium e os estudos claustrais*, Porto, 1964, pp. 192-193 et commentées *ibid.* pp. 193-209.
9. Publiée par Francisco da Gama Caeiro et ensuite par Isaías de Rosa Pereira, « Livros de Direito da Idade Média », dans *Lusitania Sacra*, t. VIII (1967-1968), pp. 87-93.
10. *Liber anniversariorum ecclesiae cathedralis Colimbriensis (Livre des Kalendas)*, éd. Pierre David et Torquato de S. Soares, Coimbra, Inst. de Estudos Históricos, 1948, t. II, p. 122 ; cf. Avelino de J. da Costa, *A biblioteca e o tesouro da Sé de Coimbra nos séculos XI a XVI*, Coimbra, 1983, p. 18 (tiré à part du *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra*, t. XXXVIII (1983), pp. 1-224).
11. Luís de Albuquerque, *Introdução à História dos descobrimentos portugueses*, 3^e éd., Lisbonne, Europa-América, (1983), p. 203.
12. Document publié par Isaías de Rosa Pereira, « Livros do direito na Idade Média », dans *Lusitania Sacra*, t. VIII (1964-1966), pp. 16-17. Maître Gil laisse des livres aux franciscains de Leiria. Il possédait aussi des livres de droit, dont il fait vendre quelques-uns pour en donner le produit aux pauvres. Ce maître Gil est peut-être le même qui copia un dictionnaire allégorique de la Bible pour l'abbaye d'Alcobaça (Bibl. Nat. de Lisbonne, ms. Alc. 410). Il y a d'autres manuscrits de la même abbaye copiés aussi par un scribe du même nom (Egidius) : Bibl. Nat. de Lisbonne, ms. Alc. 66, 167 et 194. Cf. Biblioteca Nacional de Lisboa, *Inventário dos códices alcobacenses*, Lisbonne, 1930-1932, 1978, pp. 63, 136, 158, 386, 531.
13. *Liber anniversariorum*, cité à la note 10, t. II, p. 278. Cf. Avelino de J. da Costa, o.c. à la note 10, p. 17.
14. Isaías de Rosa Pereira, articles cités aux notes 9 et 11.
15. Avelino de J. da Costa, *A biblioteca e o tesouro da Sé de Braga nos séculos XV a XVIII*, Braga, 1984 (tiré à part de la revue *Theologica*, t. XVIII (1983), p. 38. Voir quelques livres de médecine appartenant aussi à la bibliothèque de la cathédrale de Braga, *ibid.*, p. 40.
16. José Mattoso, o.c. à la note 6.
17. Voir l'inventaire des manuscrits d'Alcobaça cité à la note 12.
18. José Mattoso, « Leituras cistercienses do século XV », dans *Do Tempo e da história*, t. V (1972), pp. 101-141 reproduit dans José Mattoso, *Religião e cultura na Idade Média portuguesa*, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1982, pp. 511-552.
19. Pierre d'Espagne est l'auteur du manuel de médecine le plus connu du Moyen Âge occidental, le *Thesaurus pauperum*. Voir M. C. Díaz, *Index scriptorum latinorum mediæ aevi hispanorum*, Madrid, C.S.I.C., 1959, n° 1 382. Pour les autres œuvres scientifiques du même auteur, voir *ibid.*, n° 1 379 et suivants. Parmi la nombreuse bibliographie concernant cet auteur, mentionnons J. M. da Cruz Pontes, *A obra filosófica de Pedro Hispano Portucalense. Novos problemas textuais*, Université de Coimbra, 1972 ; Id., « Para situar Pedro Hispano Portucalense na história da filosofia », in *Revista portuguesa de Filosofia*, t. XXIV (1968) ; F. da Gama Caeiro, « Novos elementos sobre Pedro Hispano », *ibid.*, t. XXII (1966), pp. 157-174. Le dominicain fr. Egidus (st. frei Gil de Santarém) a donné origine à une légende qui attribuait ses connaissances médicales à un pacte avec le diable. Il se serait ensuite converti et fait profession chez les dominicains. En effet, il connaissait l'arabe et fut le traducteur du traité *De natura* de Razi (voir un exemplaire d'une traduction portugaise du XV^e si-

par Pedro de Azevedo, « Viagens à ilha de Solsticionis », dans *Boletim da Segunda Classe da Academia das Sciencias de Lisboa*, t. XII (1918), pp. 622-629. *cf. revindication par Pedro de Azevedo, 1918*
60. Pedro de Azevedo, *ibid.*, propose d'identifier ce phare avec le phare romain de Betanzos, près de La Corogne, bien connu encore au Moyen Age. *trois y deux autres plus de détail et identifié le top.*
61. Citons seulement la lettre du Prêtre Jean à l'empereur de Constantinople, intitulée *De india et eius mirabilibus*, copiée après la Vie de saint Barlaam dans le *Bibl. Nat. de Lisbonne*, ms. *Alc. 380*, de la fin du XIV^e siècle. Cf. Luís Krus, *o.c.* à la note 2, pp. 287-291.

60a M.C. Dirig y Dico, 1918, p. 106-108

Les Italiens et l'Océan à la fin du Moyen Age

par Gabriella Airaldi
Université de Gènes

La tension des Italiens vers l'Océan peut, sans aucun doute, être considérée comme une constante dans leur histoire et, en même temps, un élément fondamental de l'histoire internationale du bas Moyen Age.

En effet, même s'ils sont géographiquement éloignés de cette mer, par la centralité de leur position géographique et par la précocité des modèles politiques et économiques appliqués à certaines zones de la péninsule (c'est le cas célèbre des Communes de l'Italie du nord et du centre et de leur « révolution commerciale »), ils ont affronté, dans certains cas, avec la même force agressive soit l'expérience orientale soit celle de l'Occident, bien différente. L'activité de certains d'entre eux – les Génois sont un cas exemplaire –, s'est orientée dans les deux directions de manière précoce et constante, un exact prélude à une accentuation définitive de leurs intérêts vers le seul Occident et vers les Amériques.

Le système communal italien, qui fonde sa politique économique sur le binôme mer-commerce, a été la voie privilégiée de cette expansion, même dans son expérience plus spécifiquement océanique, qui représente déjà dans la deuxième partie du XIII^e siècle, une voie obligée pour les Génois, et d'une manière moins importante, pour les Vénitiens et les Toscans aussi.

D'autre part, c'est le modèle même des Communes italiennes, avec ses bonds en avant et ses luttes internes, qui provoque les conditions les plus adaptées à cette vaste opération, et qui, avec les « Lombards » présents aux foires de Champagne et les amiraux et les banquiers génois dans tout l'Occident européen, a signifié un succès de longue durée pour certaines villes moteur de l'Europe méditerranéenne, projetées dès la fin de l'an mil à la conquête du monde.

C'est surtout grâce à ces rares forces propulsives, que la fonction de la péninsule italienne apparaît active dans le contexte international, même quand, dans la plus grande partie de son territoire, elle subit passivement des dominations ou des influences étrangères.

C'est à travers ce processus dynamique que, avec des nuances chronologiques, quelques-unes de ces forces – d'une manière importante les Génois, mais aussi les Florentins, les Milanais, les Placentins, (plus rarement les Vénitiens) –, deviennent des éléments complémentaires de l'économie de tous les pays qui composent le cadre de l'Europe occidentale. Ce sont des choses désormais bien connues, sur lesquelles il est inutile de s'arrêter.

Le rapport Italiens-Occident-Océan est donc un phénomène de longue durée,